

Jimmy Sabater



Mortanna

Le Jardin des Anges

Mortanna

Jimmy Sabater

- Des Roses Dans le Noir -

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Plaisirs et Châtiments

2001 - Baleine/Le Seuil

HardCorps

2003 - Editions TG

NOUVELLES

Galaxies Primitives

L'Ours Polar n° 22

Histoire d'une Balle

L'Ours Polar n° 23

Zéro Défaut

L'Ours Polar n° 23

L'Esprit de Noël

L'Ours Polar n° 26

Obsession Intime

L'Ours Polar n° 27

Mortanna

Jimmy Sabater

Je ne souhaite incriminer personne, ni donner de moi une image édulcorée qui dépareillerait avec ce que j'ai été et ce que j'ai fait. C'est pourquoi j'ai voulu vous apporter la lumière sur la singularité de mon destin. En lisant mon récit, vous comprendrez comment ma misérable existence n'a jamais été que le sinistre jeu de son créateur.

Je m'appelle Mortanna. Je suis née quelques centaines d'années avant la naissance du Christ. Mon nom résulte du fait que ma mère est morte quand je suis venue au monde. Vous trouvez sans doute cela bien triste, et c'est ce que je pensais, moi aussi. Et pourtant, lorsque que vous aurez lu ce qui va suivre, vous vous apercevrez que ça n'est qu'un malheureux détail dans une vie qui n'en est pas une.

Je suis originaire d'Olympe, ce pays mythique, inconnu des mortels et domicile des plus hautes divinités. J'y ai vécu mes premières années, parmi ces dieux dont vous avez forcément entendu parler. Zeus, Chronos, Apollon, Mélopée, Thémis, Kirké et beaucoup d'autres, nourrissaient ma foi, mes pensées et ma vie.

Comme les orphelins de mon pays, je vivais dans un foyer où l'on m'enseignait l'histoire, l'écriture et ce que l'on appellerait plus tard les sciences. Plutôt brillante, j'étais avide de connaissances et acharnée au travail. Il ne fait aucun doute que toute cette énergie concentrée sur mes études, était le contrepoids d'une solitude pesante et d'un manque total d'affection. Je souffrais silencieusement de n'exister pour personne, de n'avoir pas de parents pour me regarder grandir, de ne pas sentir l'amour d'un être proche ou de subir une autre autorité que celle d'Arthéus, mon jeune professeur.

Celui-ci partageait avec moi quelques rares moments de complici-

té qui tranchaient avec mon isolement. Nous nous divertissions après les heures de classes. Il me surnommait « son ange blond » en raison de mes cheveux très clairs et des mes grands yeux bleu candides. Mais je m'aperçus bien vite par ces égards que je n'étais pas une enfant ordinaire.

J'eus bientôt la preuve du fondement de mes doutes.

Je me promenais à travers les longs couloirs de l'orphelinat quand j'aperçus une mystérieuse femme vêtue de haillons, conversant avec mon professeur. Elle s'était sans doute ainsi déguisée pour masquer son identité.

Je me dissimulai alors derrière un arbuste en pot pour écouter leur discussion. Elle prétendait agir sur les ordres de Kirké, déesse et magicienne, et voici les mots que j'entendis de sa bouche :

« Zeus craint que Mortanna ne découvre sa paternité, et Kirké s'inquiète, elle aussi. Mortanna est maintenant âgée de quatorze ans et représente une continuelle menace pour notre caste. Il faut que tu t'en débarrasses. Elle doit sortir d'Olympe. Nous ne pouvons pas courir le moindre risque. - Mais il y a beaucoup d'autres enfants qui sont dans cette situation, rétorqua Artéhus. Je ne peux décemment tous les renvoyer. - Débrouille-toi. Tue-la ou débarrasse t-en. Tu sais comme moi que Zeus ne pardonne pas ceux qui lui désobéissent.»

Je n'en écoutai pas davantage. Ainsi, cet orphelinat accueillait les enfants illégitimes d'Olympe et j'étais la fille de Zeus, dieu des dieux et de Kirké, déesse et magicienne.

Une profonde tristesse s'emparait de moi et me plongeait dans une incommensurable détresse. Je sentis mon cœur battre à tout rompre et une mélancolie insurmontable me gagner. Des larmes brûlantes montèrent à mes jeunes yeux et je dus me contenir pour ne pas attirer leur attention. Pourquoi avaient-ils agi de cette façon ? Étais-je une lépreuse ou une moins que rien pour être ainsi traitée ? N'avais-je pas droit, moi aussi, de pénétrer à la caste des dieux. De vivre parmi les miens, plutôt que d'être ainsi dissimulée.

Je me résolus à fuir l'orphelinat et suivre la femme en haillons. Si celle-ci disait la vérité, je ne tarderais pas à l'apprendre.

Elle emprunta un chemin sinueux, au détour des grands axes de la ville, pour déboucher sur un quartier dont j'ignorais l'existence. Situé en aval de la cité divine, il donnait sur le gigantesque temple de Zeus. Je me fis aussi discrète que je le pus et, en gardant une distance respectable de la femme, je réussis ainsi à passer la garde et accéder à la salle du trône.

Je me trouvais tellement nerveuse et impatiente de parler à mon père que je poussai la femme d'un geste brusque et me précipitai au devant lui.

« Pourquoi m'as-tu abandonné, père. Demandai-je aussitôt.

- Qui es-tu mendicante, pour oser prétendre être le sang de mon sang ?

- Je suis Mortanna. Ta fille. Celle que tu as eut avec Kirké, déesse et magicienne.

- Comment peux-tu porter de si graves accusations ?

- J'ai des preuves. J'ai entendu l'un des sujets de ta maîtresse s'entretenir avec mon professeur. Celle-ci disait qu'il fallait se débarrasser de moi et que c'était toi, mon père, qui lui en avait donné l'ordre.

- Ou bien tu es folle à lier, ou bien tu es si menteuse que tu en oublies à qui tu parles ! S'indigna Zeus.

- J'ai toute ma raison et je ne dis que la vérité. »

Zeus appela sa garde et plusieurs hommes m'empoignèrent pour me jeter devant le temple avec violence.

Je me trouvais si humiliée que j'éclatai en sanglots. J'étais donc une enfant bâtarde qui nuisait au paysage des dieux. Et je n'avais aucun droit, ni celui de me plaindre, ni celui de connaître et de faire admettre la réalité.

Je décidai de me rendre au temple de Kirké en espérant qu'elle serait plus compréhensive à mon égard. On disait d'elle que c'était une femme dotée de mille ruses, dont le charme exceptionnel envoûtait les hommes les plus désintéressés. Je devais donc m'en méfier d'autant plus et demeurer impassible devant les trésors de malice qu'elle utiliserait contre moi.

Arrivée au temple, Kirké accepta de me recevoir.

Comme je l'avais prévu, je fus émerveillée par la beauté de sa demeure et les parfums enivrant qui s'y dégageaient. Les marbres rares et

les statues les plus belles qu'il ne m'ait jamais été donné de voir, se trouvaient là, sous mes yeux ébahis.

Elle apparut dans une démarche lente et sensuelle, dégagant une aura captivante et désarmante. Sa longue robe noire et moulante mettait sa fabuleuse beauté en valeur pour la rendre plus mystérieuse.

« Tu as demandé à me voir ? Demanda-t-elle d'une voix de velours.

- Oui. Je suis ta fille, Mortanna. Je viens t'implorer de reconnaître ta descendance.

- Ma fille ! S'exclama-t-elle, amusée. Tout le monde sait pourtant que je n'ai point d'enfant.

- Tu mens. Toi et Zeus vous êtes débarrassés de moi en me plaçant dans un orphelinat.

- Mais qui a bien pu te raconter de pareilles chimères ?

- Ta servante. Je l'ai vu à l'orphelinat.

- Cette femme n'est pas ma servante et...»

Kirké s'arrêta net et me foudroya du regard.

« Tu viens de te trahir, repris-je. Comment peux-tu savoir de qui il s'agit ? Je ne t'en ai pourtant donné aucune description.

- Cela suffit !

- Seul Zeus a pu te prévenir de mon éventuelle venue et du danger que cela représentait.

- Tu délires. »

J'étais si enragée que je ne pus me contenir et giflai Kirké du revers de la main. Celle-ci, mortifiée devant une telle surprise, resta immobile, la main plaquée sur la joue.

« Tu paieras ce témoignage de haine et la folie qui t'habite le prix qu'il se doit.

- Tes menaces ne m'effraient pas, je n'ai plus rien à perdre.»

Soudain une voix vigoureuse s'éleva dans la salle et me fit trembler. C'était Zeus, dieu des dieux, mon père. J'entendis ses talons claquer sur le marbre froid et il apparut au détour d'une colonne, affichant une expression terrifiante de gravité.

« Petite inconsciente. Te rends-tu compte de ce que tu viens de faire ?

- Que faisiez vous là ? Vous voyez bien que vous êtes de connivence.

- Tais-toi, petite impertinente. Cette agressivité et le comportement que tu as ne méritent aucune pitié. Tu déshonores ton rang au pays d'Olympe.
- J'ignore de quoi vous parlez. Que peut-il y avoir de pire pour une jeune fille que d'être ainsi rejetée par ses parents ? Regardez comment vous avez agi et dites-moi qui de nous peut se permettre d'accabler l'autre.
- Tu mériterais de connaître l'enfer pour te plaindre ainsi. Crois-tu que les dieux soient couronnés d'une auréole de pureté qui les protège de tout manquement ? Crois-tu que les humains pourraient nous pardonner une telle faute, à nous les dieux qui les gouvernons ? Sois un peu réaliste et ne pense pas que tout t'est dû. Ton égoïsme n'a donc aucune retenue pour que tu en oublies ainsi les règles les plus élémentaires ? »

Je me mis à pleurer.

« Vous me décevez énormément, repris-je, non seulement je suis orpheline, mais en plus je n'aurai plus jamais confiance en vous. Vous ne méritez pas la foi, l'amour et l'admiration dont je vous ai idolâtrés. Il n'y a pas de mot pour dire ce que j'ai dû endurer par votre faute. Vous n'êtes que paraître et orgueil, vous ne méritez pas plus que moi la caste à laquelle vous appartenez. Je vous déteste. Si je le pouvais, je vous tuerais.

- Comment peux-tu oser nous méjuger, toi dont la bouche n'exhorte que rancune et jalousie ?

- Envoyons-la en enfer, reprit Kirké d'un air haineux, ou sur la Terre. Cette fille est un démon, elle ne mérite pas notre protection.

- Mais qu'ai-je fait, hurlais-je désespérée, qu'ai-je donc fait pour engendrer tant de mépris ?

- Ça suffit ! Ma décision est prise. Je te condamne à vivre sur terre pour l'éternité. Là, tu comprendras le sens de la vie et les véritables souffrances de l'existence. Seul l'amour te délivrera de ta damnation et, enfin, tu pourras vivre l'âme en paix. »

Je voulu crier, refuser cette nouvelle aberration scandaleuse et injuste, mais je dus m'y résigner. Je me trouvai obligée d'accepter cette décision. Zeus, dieu des dieux, mon père, disposait du pouvoir le plus puissant de l'univers et déterminait ainsi le destin de tous ses sujets.

Je naquis donc une seconde fois sur Terre.

J'y vécu une nouvelle enfance, dont je ne garde pas grand souvenir.

Il me fallut simuler l'innocence pour ne pas trahir la jeunesse de mon nouveau corps. Et je m'ennuyai de longue années au milieu de ces enfants de qui, spirituellement, j'aurais pu être parent.

Je possédais de longs cheveux noirs ondulés qui descendaient bas dans mon dos, ainsi qu'une peau incroyablement blanche. Dans cette famille, chacun pensait que j'étais atteinte d'une funeste maladie qui conférait à ma peau cette effroyable pâleur. Mes yeux se trouvaient si sombres qu'on ne savait jamais qui je regardais, ni ce que je ressentais. Cette apparence froide et fragile, me disposa à faire l'objet de moqueries et de mépris de la part de mes congénères.

Mon corps acheva bientôt sa croissance et il me fût alors impossible de le modifier d'aucune manière que ce soit. Mon cœur cessa de battre, mon sang ne coula plus dans mes veines, je ne respirais plus que par habitude. La moindre coupure, la moindre entaille, se refermaient instantanément pour me rendre à mon état initial.

A l'âge de seize ans, j'éprouvai le besoin de libérer toute la rancœur que ma nouvelle vie avait fait grandir en moi. Je décidai donc d'en finir avec cette caricature familiale qui me pesait plus chaque jour. J'égorgeai mon père et ma mère et réservai le même sort à mes frères et sœurs.

J'entrepris alors un long voyage à travers l'Europe. Je visitai chaque ville, chaque pays, espérant pouvoir y laisser un peu de mon amertume. Je voulais profiter de tous les instants de ma seconde existence pour me venger de Zeus et de Kirké. La haine des dieux me motivait à m'abandonner à une sorte de décadence, dans laquelle je pris plaisir à m'enfoncer. Je ne m'embarrassais plus d'aucune moralité et répandis la haine et la violence autant que je le pus.

Je me souviens d'une sombre époque où j'étais, accompagnée des criminels les plus dangereux, recherchant églises et lieux de culte pour y mettre le feu. Je vouais un fanatisme sans limite pour tout ce qui pouvait me rappeler l'existence de dieu. Nous tuions les prêtres, les religieuses en leur réservant des châtiments d'une cruauté insensée. Nous supprimions

quiconque osait afficher ou clamer ses croyances. Chaque jour, nous nous faisons les bourreaux de l'athéisme.

Cependant, cette vengeance me paraissait bien sommaire et la haine qui grandissait en moi devenait toujours plus gourmande. J'assassinai alors mes acolytes meurtriers et poursuivis ma quête dans la solitude. Partout et devant tous, je me montrais sous le plus mauvais jour. Je tuais pour le simple plaisir d'engendrer le mal. J'utilisais les mortels comme des objets, les traitant avec le plus profond mépris, en les traînant dans les perversions les plus abjectes avant de m'en débarrasser de manière radicale et définitive. Combien d'hommes et de femmes ai-je pénétrés de mon sabre ou de mon glaive. Combien en ai-je étouffés, égorgés, empoisonnés. Combien en ai-je détruits à la seule force de mon esprit. Je fus ainsi à l'origine d'innombrables conflits en encourageant la haine des uns et des autres. Il serait fastidieux pour moi d'énumérer tous ces écarts. Cela supposerait un travail à caractère autobiographique auquel je ne souhaite me tenir. Cependant, sachez que cette période destructrice et meurtrière dura fort longtemps et ma soif de vengeance n'en fût pas pour autant apaisée.

Plusieurs centaines d'années s'écoulèrent.

Au début, la sanction de Zeus m'était apparue bien légère. Vivre toujours. Beaucoup y verraient une fortune inespérée. Le bonheur de réaliser tout ce que l'on n'a pas le temps de faire en une seule vie.

Pour moi, ce fût vite différent. L'existence n'est pas bien rose quand on passe son temps à mépriser la vie. Aucun des mortels que je rencontrais ne m'intéressait, tout n'était que désolation et ennui.

Je me trouvais là contre mon gré, évincée de ma caste, rejetée par mes parents, bannie de mon pays, obligée de subir une sanction illégitime.

Je pouvais me priver de dormir, de manger, sans en souffrir, mais je ne pouvais empêcher mon esprit de réfléchir. Je n'étais habitée que par les plus obscures pensées, de celles que l'on voudrait chasser mais qui demandent tellement d'énergie qu'il n'y a plus de place pour rien d'autre.

A bien y penser, Zeus avait été dur avec moi. Je n'osais imaginer

combien de siècles je devrais encore endurer avant d'en finir avec cette vie qui ne me servait à rien et que je finissais par détester.

Un homme m'avait fait don en héritage d'un château dans le nord de l'Angleterre. Construit dans le plus pur esprit Gothique, cette bâtisse fastueuse était le flambeau d'un architecte talentueux. Mon donateur, sans famille, avait dû trouver en moi une confidente compréhensive. Selon les critères de l'époque, il voulait sans doute me témoigner sa sympathie ou sa reconnaissance. L'argent ne m'avait jamais intéressé, mais je fini par posséder de nombreux biens et ce château faisait partie de ce patrimoine que je laissais croître avec désintérêt. Je trouvais en ce lieu, une sérénité qui me permettait de fuir une réalité triste à laquelle je ne voulais pas participer.

Nous étions dans ce que l'on appelle aujourd'hui l'âge médiéval. Je me retrouvais une fois de plus dans la plus complète solitude.

Pour tromper mon ennui, je me baladais parfois à cheval, tard dans la nuit. Mon unique but était d'épouvanter les paysans. La mort des humains me fascinait et lorsque je les voyais périr à la lame de mon épée, je ressentais une violente envie, presque de la jalousie. J'observais leurs yeux exorbités, d'abord terrifiés par la douleur, puis apaisés, déchargés de tout sentiment d'inquiétude. Ils semblaient alors heureux, impatients d'emprunter l'obscur chemin menant aux portes de la mort. Aussi, j'en tuais certains pour le simple plaisir de me divertir, contempler ce spectacle divin, rêver à la seule chose que je ne pourrais sans doute jamais maîtriser.

A cette époque, les gens se complaisaient dans un obscurantisme religieux et il n'était pas difficile de passer pour une entité mystique. Suite à mes divertissements meurtriers, j'obtins rapidement une curieuse réputation et il s'en suivit une vague de haine à mon égard.

De temps à autres, ces paysans venaient frapper aux lourdes portes du château. Ils menaçaient d'y mettre le feu, de me pendre ou de me brûler. Je sortais sur le perron de la manière la plus désaffectée qui soit, silencieuse et impénétrable. Je me contentais de les observer sans manifester le moindre ressentiment.

Je lisais dans leurs yeux inquiets, quelle frayeur j'engendrais chez eux, et cela était pour moi un régal de délassement. Mon apparence froide et étrange suffisait à les plonger dans la plus grande terreur. Je me mettais alors à proférer des mots mystérieux que j'inventais sur l'instant, en les menaçant de tous les transformer en pierre s'ils approchaient encore du château.

Terrorisés, ils se réfugiaient dans leur village, reclus pour plusieurs mois et je replongeais dans mon immortel ennui.

Cette perpétuelle lassitude aurait sans doute pu me conduire à toutes sortes d'issues malencontreuses. Aussi, je finis par admettre, face à une existence si misérable et torturée, que seul le suicide pourrait me délivrer.

Cette nouvelle perspective me rendit quelques espoirs inconsidérés. Je décidai d'étudier les sciences occultes et plus particulièrement la magie noire. C'était également un moyen pour moi de contrer la malédiction de Zeus. Si je découvrais un poison assez puissant pour me tuer, je pourrais ainsi choisir ma mort et en finir. Il n'était pas difficile pour moi de me procurer ces mystérieux manuscrits. Je n'avais aucun scrupule, ni rien à perdre. J'étais à nouveau prête à voler et à tuer pour satisfaire ma nouvelle soif de connaissance. Je disposais également d'un temps illimité pour mener mes recherches et accomplir mon sombre projet.

Pendant plusieurs années je concentrai mon énergie et mon temps à accomplir ce que je considérais comme l'aboutissement de ma vie, ma revanche, mon salut.

Je sortais de nuit pour dévaliser les marchands de livres, les sorciers et les guérisseurs. Je les interrogeais sous la menace, avant de les éliminer pour ne pas avoir à les craindre. J'acquis promptement une gigantesque bibliothèque des grimoires les plus rares et les plus précieux. J'arrivai bientôt à réaliser de puissantes décoctions qui surpassaient mes espérances. Parfois, je devais prélever un ou deux mortels sur ma route pour les utiliser comme cobayes.

Cette nouvelle occupation me fascinait. Je me souviens avoir élaboré une mixture qui faisait vieillir les humains d'une année par heure.

Bien évidemment, je me retrouvai bien vite devant un monceau de cadavres dont je ne savais que faire.

Le château était devenu un véritable laboratoire. Telle une sorcière, je manipulais tous les ingrédients que la nature pouvait me procurer. Lorsque j'élaborais un nouveau philtre, je m'empressais de le faire goûter à un mortel pour m'assurer du bon résultat de mes recherches. Et puis, quand je constatais que celui-ci périssait, je contemplais ma fiole avec espoir et envie, avant de la vider d'un trait.

Comme cela ne fonctionnait pas, j'enchaînais aussitôt sur une autre expérimentation avec d'autres échantillons et de nouveaux espoirs. Malheureusement, aucun filtre ne me fit jamais le moindre effet. La magie noire n'avait de pouvoir que sur les mortels. J'étais donc condamnée. Rien, ni personne ne pouvait me sauver. Je n'avais plus qu'à errer, me traîner, m'enterrer vivante dans une existence morne et insupportable.

Je sombrai alors dans une sorte de dépression nerveuse intense de laquelle je ne voulais plus sortir. Je passais des mois à dormir. Je m'enivrais parfois tellement qu'un mortel eût tôt fait d'en mourir. Mais je savais que je ne pouvais rien espérer des dommages de l'alcool. Les cellules que je détruisais se restructuraient d'elles mêmes pour revenir à leur état initial.

Suite à une crise mélancolique, j'eus l'idée de me couper un doigt. Je voulais observer comment mon invulnérable organisme s'évertuerait à mettre tout en œuvre pour reconstituer des phalanges neuves.

Je pris un grand couteau de cuisine et tranchai mon index d'un coup sec.

Je sentis une effroyable douleur, bien entendu. Seulement, il n'y eut aucune goutte de sang. Je m'emparai de l'index abandonné et le jetai par la fenêtre pour être certaine de ne plus le voir. Ensuite, je m'installai sur le lit avec plusieurs bouteilles de liqueur et scrutai ma main mutilée.

C'est alors que je vis ma peau et ma chair avancer lentement, millimètre par millimètre, reformant un doigt intact, sans la moindre cicatrice. Il n'était ni plus beau, ni moins esthétique, il était identique.

Tout cela me désespérait. Je ne cessais de ressasser les paroles de Zeus : « Seul l'amour te délivrera de ta damnation et enfin, tu pourras

aller en paix avec ton âme. » Si au moins il m'avait donné une piste...

Enfin, je me laissais supposer qu'un jour je tomberais amoureuse ou que quelqu'un tomberait amoureux de moi et que j'en mourais...

Belle perspective.

Un matin, les habitants du village voisin me rendirent visite armés de torches et d'épées. Ils ne me faisaient pas plus peur qu'à l'accoutumée et je les laissai entrer dans le château. Cependant, ils découvrirent les centaines de cadavres humains en décomposition que j'avais utilisés pour mes expériences. Ils se mirent alors à vociférer les pires injures à mon égard et à me menacer, « A mort la sorcière, brûlons-la, tuons-la ! » Tout cela me laissait indifférente, que pouvaient-ils me faire ? Ces miséreux n'avaient malheureusement aucun pouvoir sur ma vie.

Je les entendis pénétrer dans mon laboratoire pour tout piller, pour tout détruire. C'est alors qu'ils gravirent les escaliers de pierre qui menaient à ma chambre. Cette fois, ils étaient beaucoup plus nombreux qu'à l'accoutumée, peut-être cinq cents ou mille à vouloir ma perte. Je vis leurs regards haineux qui m'accusaient tous les maux de la terre. L'un d'entre eux approcha de moi, affichant un mépris dépassant l'entendement pour me cracher au visage. Un autre, plus téméraire et sans doute plus déterminé, d'un geste expéditif, planta un pieu dans mon ventre. Je sentis mes entrailles se fendre et toute la haine de ma vie remonter en moi.

Je me levai du lit, le pic de bois abandonnée dans ma chair et me mis à les insulter. Ils prirent peur et s'enfuirent encore plus terrorisés qu'ils ne l'étaient auparavant. Je retirai le pieu et le balançai au sol. Lasse et désespérée, je me jetai à nouveau sur ma couche pour y pleurer la misère de mon existence.

J'entendis soudain les flammes envahir le château, crépiter dans ma chambre, puis sur le lit. Dehors, les villageois criaient leur victoire et le bonheur d'embraser celle qu'ils considéraient comme une incarnation diabolique.

Je laissai les flammes me conquérir pour en faire leur foyer. Si les brûlures me donnaient à souffrir, cette souffrance était bien moindre que celle qui dévorait mon âme.

Je me levai et descendis lentement les escaliers du donjon. Je me retrouvai alors sur le perron du château, le corps incandescent, impassible, au milieu d'un brasier qui détruisait le château. J'en étais à un tel point de tristesse que plus rien ne m'importait. J'étais déjà morte.

Les villageois m'observaient avec curiosité et effroi. Ils ne comprenaient pas comment je pouvais résister à une chaleur si accablante et aux meurtrissures de ma peau, supposée se consumer.

Mais, comme par miracle, la pluie se mit à tomber, une pluie drue et épaisse. En l'espace de quelques minutes, elle anéantit le feu qui dévorait les murs de mon domaine et apaisa mes blessures.

Cette grâce inattendue rendit les paysans encore plus furieux qu'ils ne l'étaient auparavant.

« C'est un bûcher qu'il lui faut. C'est une sorcière !

- Oui, nous ne la tuerons que par le bûcher. Satan ne périra que par ses propres flammes. »

Deux hommes vinrent près de moi et saisirent mes bras pour m'immobiliser. Puis deux autres, armés de cordes, approchèrent à leur tour. Ils m'attachèrent les jambes et les bras pour me jeter ensuite à dos de cheval.

La foule de badauds était terrifiante d'aversion à mon égard. Certain me giflaient, me griffaient, me crachaient sur le corps, déchiraient mes vêtements, me jetaient des pierres. Ces humiliations ne me firent pourtant aucun effet, j'avais déjà quitté mon corps, je n'étais plus là, j'avais décidé que j'étais morte.

Nous arrivâmes sur la place du village. Là, tous s'attelèrent à dresser un haut bûcher en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire. Je les voyais ivres du bonheur de se débarrasser enfin de moi. Ces gens arbo-raient des expressions de contentement, de soulagement qui commencèrent à m'insupporter.

On m'attacha sur le bûcher et on arracha un peu plus mes vêtements pour que l'on voit mon corps nu. Un silence cérémonieux se fit quand un prêtre déambula d'un pas lent. Il dit une prière pour que mon âme soit lavée de tous ses péchés et que je sois accueillie au paradis.

Un bourreau, masqué par une cagoule noire, traversa la foule, et tous s'animèrent d'une joie sans précédent. Il lâcha sa torche sur les branches et ceux-ci s'enflammèrent rapidement.

Des cris hystériques s'élevèrent de la foule et je réalisai combien ces gens étaient stupides et naïfs. J'avais dû supporter leurs sarcasmes et leur haine, alors qu'ils ne me connaissaient qu'à travers ma face la plus sombre.

Les flammes embrasèrent ce qu'il restait de mes vêtements pendant que de nouvelles brûlures blessaient mon épiderme.

Les cordes qui me tenaient au bûcher lâchèrent bientôt et je fus enfin libre.

J'avancai au milieu des flammes et contemplai les visages atrophiés des spectateurs surpris d'un tel rebondissement.

Je ne leur accordai pas plus d'attention et fermai les yeux pour me concentrer.

Je levai alors les yeux et mes mains vers le ciel pour invoquer mes parents, Kirké et Zeus, dieu des dieux, mon père.

« Je vous maudis ! Criaï-je à leur l'intention. Vous prétendez être des dieux bienfaisants et pourtant vous avez engendré le mal. »

La foule me contempla telle une sorcière luciférienne, vociférant des paroles incompréhensibles à des interlocuteurs invisibles.

« Je souhaite que la malédiction m'emporte loin avec elle et me nourrisse de son essence, de sa force, pour me venger de vous. Je détruirai alors chaque dieu d'Olympe et je ne serai satisfaite que lorsque votre pays sera réduit en cendres. Ensuite, lorsque vos âmes périront, perdues au milieu des flammes de l'enfer, vous vous souviendrez peut-être de celle que vous avez bannie et de tout ce que vous lui avez fait subir. »

J'imaginai que Zeus se trouvait là, qu'il m'écoutait avec intérêt, ne sachant s'il devait me craindre ou m'anéantir.

Je sentis soudain une incroyable énergie parcourir mes bras. Comme si une force invisible me chargeait d'une puissance prodigieuse dont j'ignorais l'emploi. Je regardais mes mains blessées et découvris des traits concentrés de lumière qui s'échappaient de leurs extrémités.

Je compris alors que malgré tous ses efforts d'exclusion, Zeus, dieu

des dieux, mon père, n'avait pu empêcher le miracle de la descendance. Sans le savoir, j'avais hérité de quelques pouvoirs divins. Mon esprit de vengeance démesuré venait de réveiller ces facultés encore enfuies en moi.

Je levai les yeux au ciel et y lâchai cette énergie. Des éclairs foudroyants et aveuglants quittèrent mes bras pour embraser le ciel, sous les yeux atrophiés des paysans affolés. Il me semblait que mes veines et mes artères se trouvaient soudain prolongées de cette lumière destructrice dans des zébrures sans fin. Le tonnerre gronda avec une violence assourdissante et les nuages se teintèrent de couleurs rougeoyantes.

« Prends ça ! Criaï-je encore, d'une voix ténébreuse. »

Je lâchai une décharge plus intense et la foudre enflamma le ciel et plusieurs maisons environnantes. Je me trouvai bientôt devant un cadre dantesque où tout se trouvait être la proie des flammes et de mon abomination.

Une haine incontrôlable continuait à me gagner tandis qu'une énergie dévastatrice s'emparait de mon corps pour en faire une machine machiavélique que plus rien ne pourrait arrêter.

Je relâchai de nouvelles foudres qui pulvérisèrent le clocher de l'église du village, ainsi que d'autres habitations. Je sentis une sorte de jouissance indescriptible, un bonheur paisible et merveilleux. Je me dirigeai vers les paysans et les réduits en cendres d'un seul geste. Je les observai se tordant sous mes foudres et périssant de ma seule volonté. De gigantesques boules de feu les transperçaient les uns après les autres. Je vis le prêtre s'agenouiller une dernière fois, immolé, rendant l'âme à un dieu à qui il avait voué toute son existence. Les femmes et les enfants étaient réduits en cendres, comme de vulgaires morceaux de chairs abandonnés aux flammes de l'enfer. Tous succombaient les uns après les autres.

J'embrasai encore la terre, la végétation, l'atmosphère. Tout n'était plus qu'hécatombe, désolations et ogres de flammes affamées, encouragés par un vent terrifiant. Je lâchai encore de nouvelles foudres, encore, encore et encore, pour que tout disparaisse, que tout soit détruit.

Soudain je contemplai ce paysage avec satisfaction. Il ne restait plus rien de vivant autour de moi, juste un empire de flammes, de destruction, juste la mort.

Un sentiment affectueux s'empara de moi lorsque je pensai que ce spectacle funèbre était l'œuvre de mes mains. Elles parlaient pour moi, elles révélaient enfin ce que je voulais exprimer depuis trop longtemps. J'aurais voulu les embrasser, une dernière fois, pour les remercier. Mais je préfèrai les pointer vers moi-même et, d'un seul geste, en lâcher toute l'énergie.

Celle-ci pénétra aussitôt chacun de mes membres, chacun de mes organes, chacune de mes cellules, pour les foudroyer et les diviser en de multiples fragments. Je ressentis une souffrance effarante, diabolique, indescriptible. Je me décomposai ainsi en millions de morceaux, en des milliards de cellules, en d'innombrables particules. Je n'étais plus rien. Je me retrouvais à l'état atomique, une pluie minuscule et éparse de matière. J'étais devenue un constituant d'air, d'eau, de vie réduit à sa plus petite manifestation. Je n'avais plus le moindre pouvoir sur mon environnement, je me laissais glisser au gré du vent, aux caprices de la physique.

Je peux dire que j'ai connu les affres de l'enfer. J'ai intégré le corps d'autres êtres vivants pour en partager la vie, j'ai vu l'espace, les étoiles, les lumières célestes de l'au-delà. J'étais à la fois poussière, infini, néant et chaos. J'étais tout et rien, partout et nulle part.

Ma conscience, elle, continuait à penser, à réfléchir à travers ces milliards de parties de moi qui dérivait dans l'espace.

Lorsque je repris mes esprits, les images de mon passé se manifestèrent peu à peu en bribes de souvenirs. Je vis Olympe et sa cité divine, ma vie à l'orphelinat, Artéhus et l'indifférence de mes parents. Enfin, je me remémorai les humiliations et les châtements des villageois d'Angleterre, qui n'avaient jamais manifesté que haine à mon égard.

Je compris alors que mon existence n'avait été bercée que par la souffrance de l'exclusion. On ne m'avait jamais aimée, ni appréciée. Les dieux et les mortels s'étaient succédés pour m'inculquer l'hostilité, l'esprit

de vengeance, la détestation. Mes parents ne m'avaient donné qu'une vie biologique, une existence malheureuse, destinée à se perdre dans le foisonnement des vies gâchées. J'étais le fruit d'une liaison maudite et scandaleuse, un simple leurre, une enfant que l'on préfère ignorer à défaut de l'avoir désirée.

Dans mon malheur, déjà si grand, je n'avais su que poursuivre ce que mes parents avaient engendré. Je m'étais livrée à un combat sans merci pour détruire mes origines, mon passé, les racines de ma douleur.

J'étais la preuve vivante que la haine est l'antithèse de l'amour, sa perspective négative, son sombre miroir. Je m'étais enfoncée dans l'obscurité d'une existence malheureuse, n'espérant plus que mourir pour me libérer de ce funeste passé.

J'ouvris lentement les yeux et fût éblouie par le bleu lumineux d'un ciel d'été. Je sentis le vent qui caressait mes cheveux et le soleil, toujours là, brillant de ses milles feux. J'étais nue et sale sous un monticule de terre. De la mousse avait poussé sur mes pieds et des plantes avaient grandi entre mes bras et mes jambes. Je me retrouvai au milieu d'un décor inconnu, maintes fois bouleversé par les caprices de la nature. Je tentai de réaliser un mouvement sans y parvenir. Soudain, il me sembla que toutes mes pensées se mêlaient les unes aux autres dans un désordre confus et incontrôlable. Je me risquai à un autre geste mais perdis connaissance.

Je me réveillai alors dans un couvent situé à une centaine de kilomètres de l'endroit où je m'étais désintégrée. Le fait de me retrouver dans un lieu de culte ne fut pas sans m'interloquer. Je n'oubliais pas ces centaines de religieux que j'avais fait disparaître pour engrener ma haine des dieux. Aussi, l'ironie de ma situation n'était pas sans me rappeler que j'étais ici une intruse. Je devais donc me protéger et préserver ma véritable identité jusqu'à ce que je sois en mesure de comprendre comment j'étais arrivée là.

Par le passé, j'avais déjà pu constater de la vitesse à laquelle le

monde avançait. Aussi, j'imaginai combien il avait pu se sophistiquer en mon absence. Les langues, les cultures, les technologies, les frontières, les mœurs et les usages avaient sans doute subi de multiples changements et je devais réapprendre tout cela avant de retrouver mon autonomie. Je décidai de demeurer muette et impassible devant toutes les questions des religieuses, de ne jamais trahir mon embarras, ni ma surprise devant les résultats de l'évolution du monde.

Les sœurs, faces à mon silence, en conclurent que j'étais amnésique. Avec une patience admirable, elles m'inculquèrent les révolutions d'une humanité en proie à un dédale de mutations. Pour ces pauvres femmes, mon ignorance était due à un terrible choc psychique et celles-ci redoublèrent de courage pour me sortir de la torpeur de cette hypothétique maladie. Avec le temps et leur aide, je finis par engloutir quantité de livres et de connaissances qui m'instruisirent suffisamment pour les libérer de ma charge.

Je les quittai bientôt, avide de découvrir de mes propres yeux ces changements inespérés dont j'avais tant entendu parler.

En 1886, avec les quelques sous que les Sœurs m'avaient offert, je m'installai à Londres. Je me souviens de mon émerveillement à contempler les toiles des galeristes, ces musées ordonnés où l'on parcourait l'histoire de plusieurs siècles en quelques pas, ces Anglais anonymes, habillés majestueusement et courant au milieu de la foule dans une éternelle course vers eux-mêmes.

Lors d'une exposition de sculpture, je rencontrai une styliste de mode talentueuse qui me proposa de porter ses créations pendant ses défilés. Si je n'avais pas de besoin d'ordre alimentaire, il me fallait néanmoins un endroit où loger, et cet emploi providentiel me permit de prendre un appartement élégant au centre de la capitale.

En 1889, lors de l'Exposition Universelle, nous présentâmes les créations de la jeune femme à un public parisien blasé et assoiffé de nouveauté. Grâce à ses innovations, nous rencontrâmes un triomphe sans précédent et la jeune styliste s'en fût vers d'autres chemins.

Pour ma part, j'aimais fréquenter les milieux artistiques et m'intégrai promptement dans ce foisonnement de créativité et d'exaltation per-

manent. Je rencontrai de nombreux peintres, des écrivains, des architectes. A Paris et à Londres, tous s'affairaient à imaginer un monde nouveau, le vingtième siècle s'annonçait comme l'aboutissement des espoirs les plus heureux.

Malheureusement, il en fût tout autre et, lorsque la première guerre mondiale s'abattit sur l'Europe, je quittai l'Angleterre pour parcourir le monde. Je ne voulais pas assister au triste spectacle de l'autodestruction d'un peuple, obnubilé par le pouvoir, prêt à tous les sacrifices pour imposer sa domination.

Je me mis en quête d'une nouvelle spiritualité. Je voulais découvrir les différentes cultures et la multiplicité religieuse de par le monde. Si le règne de Zeus, en tant que tel, s'était appauvri, sa domination n'en était que plus forte à travers l'abondance éclectique des croyances. J'imaginai que des liens pernicieux se tramaient entre toutes ces religions, et je voulais en faire moi-même la démonstration. Je passai ainsi de nombreuses années en Inde, en Chine, au Japon, en Afrique à étudier l'évolution de l'humanité, à tenter de comprendre comment tous ces hommes vénéraient finalement Zeus, dieu des dieux, mon père.

Durant cette longue période, une seconde guerre emportait le monde dans un conflit d'une incroyable perdition. Déjà, Hitler projetait le spectre du Nazisme sur l'humanité pour l'épurer de ses propres peurs et de ses manquements.

Je ne rentrai en France qu'en 1960. Mon long périple ne m'avait pas instruit autant que je l'espérais quant à mes origines, mais il me permit de découvrir l'existence de peuples dont j'ignorais tout jusqu'alors.

Aussi, afin d'assouvir mon insatiable soif de connaissances, je m'inscrivis dans une université de sciences la même année. Mon passé d'alchimiste bercé de magie noire me semblait maintenant bien grossier comparé aux merveilles qu'offraient la technologie du vingtième siècle.

Je changeai de nom et réussit à me procurer de faux papiers qui me garantissaient le plus parfait anonymat. Je trouvai alors un emploi dans un grand institut de recherches où je me spécialisai dans le traite-

ment des maladies mortelles. Cette expérience me passionna d'autant plus qu'elle me permettait de comprendre les processus de la vie et de la mort. Ma grande connaissance des manipulations associée aux nouvelles technologies, m'accordèrent l'accession à des résultats prodigieux.

Grâce aux succès que je remportai, je pus acheter une demeure médiévale emprunte d'une architecture néogothique. Je retrouvai alors la quiétude oubliée de mon château du nord de l'Angleterre.

En 1980, je devais faire une rencontre aussi inattendue que bouleversante. Les questions qui m'avaient si longtemps torturées allaient enfin connaître leurs réponses dans des explications si insensées que mon malheureux esprit eût grand peine à les imaginer par lui-même.

C'est à Londres qu'eut lieu cette entrevue déconcertante. J'avais été invitée à assister à un colloque autour du thème de la réincarnation. Bien entendu, je n'en attendais pas grande lumière et la soirée menaçait de manquer d'intérêt.

Pour moi, l'attrait se situa sur les gradins de la vaste salle de conférence. J'aperçus le visage d'un garçon qui ne me semblait pas étranger.

Après l'avoir observé de longues minutes, je réalisai qu'il n'était autre qu'Artéhus, mon professeur d'Olympe, le seul qui avait été bon avec moi. Aussitôt, la joie succéda à ma surprise, et j'attendis la fin de la réunion avec une impatience non dissimulée.

Lorsque tous furent sortis de la pièce, je rejoignis le jeune garçon devant le bâtiment. Il se tourna vers moi et je vis alors ses yeux brûler des feux d'un ravissement inespéré. Je me jetai dans ses bras comme une enfant, libérant mon immense satisfaction de le retrouver près de moi. Il me serra contre lui et m'embrassa le front avec affection.

« Mortanna, te voilà donc.

- Oui, Artéhus, je suis toujours là.

- Viens vite, me dit-il, de telles retrouvailles ne doivent pas se fêter dans la rue. Allons chez moi, je crois que nous avons un grand nombre de choses à nous dire. »

Je le suivis dans la semi pénombre d'une nuit sombre, et nous nous rendîmes dans son appartement, à quelques centaines de mètres de là.

Nous nous installâmes dans le salon et je contemplai Artéhus. Il se tenait assis avec une attitude emprunte de noblesse et me regardait avec affection. Il avait un visage fin et doux, dont les traits témoignaient d'un passé accompli dans la quiétude. Comme moi, il possédait de grands yeux sombres où on lisait la profondeur de l'univers. Ses longues et fines mains se caressaient sur son genou dans un mouvement inconscient et nerveux. Je réalisai que pour moi, il serait toujours cette source de connaissances inépuisable, à laquelle je m'étais abreuvée avec tant de passion et d'avidité. M'apercevant qu'il attendait mes confidences, je commençai à lui raconter mon histoire.

C'était la première fois que je livrais ainsi ma vie à quelqu'un, que j'en exposais tous les détails, mes sentiments les plus profonds, mes espoirs irraisonnés, mes désillusions. Le fait de mettre mon passé à nu me procura une sensation de bien être inattendu. Mon inconscient, dans son élan, déversa ses rancœurs et ses frustrations, ses attentes interminables et ses souffrances inavouées. Aussi, lorsque j'eus achevé mon récit, les larmes coulèrent de mes yeux et j'éclatai en sanglots. Sans doute était-ce l'émotion de libérer d'un trait ces lourds souvenirs, que je n'avais jamais pu partager.

Il m'écouta avec intérêt, sans m'interrompre, sans me poser de question, comme le professeur qu'il avait toujours été pour moi. Il me serra à nouveau dans ses bras, dans un geste d'affection que l'on aurait pu attribuer à un frère ou un père, et embrassa ma main avec la dévotion d'un amant.

Il leva alors les yeux au ciel, comme pour contempler d'irréelles images venant alimenter ses souvenirs, puis il me rapporta son aventure.

« Lorsque Zeus t'a bannie d'Olympe, je suis entré dans une rage insensée. Moi aussi, je pensais qu'il commettait une erreur, que lui et Kirké étaient à l'origine de ta misère et qu'ils en étaient les seuls respon-

sables.

« Ne pouvant me révolter sans encourir le même sort que toi, je me mis à essayer de comprendre ce que cherchait Zeus dans de tels agissements.

« Je savais qu'il maîtrisait chacun des éléments de l'univers, que nous étions tous sa création, les fruits de sa volonté. Théoriquement, chacun d'entre nous avait été conçu avec le même soucis du détail. Chaque humain avait reçu autant d'avantages que de désavantages, tous possédaient autant de dons que de préjudices. Mais bien vite, je réalisai que tout ce que l'on nous avait inculqué était faux. Mon expérience m'avait permis de constater de nombreux exemples de vies totalement gâchées, perdues, des vies insignifiantes qui n'avaient jamais fait que de subir la souffrance.

« Alors je me suis trouvé devant deux hypothèses. La première, était que Zeus usurpait son siège de dieu des dieux, qu'il ne possédait pas d'autant de puissance qu'il voulait ne nous le faire croire. L'humanité était ainsi l'œuvre d'un malheureux hasard, les humains, victimes d'une nature capricieuse.

« Mais, comme moi, tu as pu constater l'immensité de l'étendue des pouvoirs de Zeus. Tu sais aussi qu'il domine tout, qu'il existe depuis bien plus longtemps que la création de l'univers, qu'il peut aussi bien engendrer les chaos les plus dévastateurs, que les merveilles étincelantes d'un paradis inattendu.

« Ma seconde hypothèse, et celle que je soutiens, est que Zeus sait, dès notre naissance, quels chemins nous allons emprunter, quelles embûches nous allons rencontrer, quand et comment nous mourrons. J'ai la certitude que notre vie est déjà toute tracée dès notre conception.

- Ton raisonnement est pertinent, Artéhus. Mais je ne comprends pas où tu veux en venir.

- Tu as dit toi-même qu'à ton arrivée sur terre, tu t'étais conduite comme un démon, que ta vengeance dépassait de loin ton désir de vivre. Tu m'as dit avoir décimé des populations entières, tué des innocents, rien que pour te venger du mépris des dieux.

- Oui, c'est vrai. Tu veux dire que c'était la volonté de Zeus ?

- Exactement. Il choisi notre existence et notre destin. C'est lui qui a voulu te conduire à de telles extrémités. Qui d'autre aurait pu le faire ? Qui d'autre aurait pu t'offrir ces mystérieux pouvoirs avec lesquels tu as exterminé ces pauvres gens ?

- Zeus, probablement.

- Bien sûr que c'est lui. Il t'a créée de toutes pièces. De plus, dans ton cas, c'est d'autant plus évident qu'il est ton père. Crois-tu qu'un dieu soit assez stupide pour s'encombrer d'enfants qu'il ne désire pas ?

- Mais dans quel but ? Je ne vois pas l'intérêt de créer des êtres destinés à souffrir.

- Mais lui en voit un, et pas des moindres. N'oublie pas que Zeus est un dieu avant tout, l'être le plus puissant de l'univers. Zeus a voulu que tu saches qu'il était ton père pour que tu te révoltes. Il voulait faire grandir en toi cette haine, dont tu as tant exploré les tourments. En t'envoyant sur terre, il savait pertinemment quel mal tu ferais à ces innocents, il l'avait prévu. Mais toi, sans même y songer, tu as engendré la peur, la crainte, la frayeur. Ces malheureux mortels, impuissants devant les phénomènes que tu fabriquais, n'avaient d'autres solutions que de trouver une retraite, un refuge. Le seul refuge étant à leur disposition était la religion, la croyance en un dieu tout puissant leur permettant de surmonter le haut mur de la peur. »

Je me sentis abasourdie, perdue dans la réalisation de ce qu'impliquaient les révélations d'Artéhus. Mais voilà qu'en une seconde, les questions qui avaient torturées mon âme au point que je voulusse la détruire, trouvaient une réponse simple, claire, terrifiante.

Zeus, dieu des dieux, mon père, m'apparaissait alors dans tout l'éclat de sa puissance, de son intelligence, de sa suprématie.

Il s'était joué de moi, comme il l'avait sans doute fait avec beaucoup d'autres. Il m'avait envoyé là dans l'unique but de me voir détruire ce qu'il désirait que j'anéantisse. J'avais incarné le mal, la face obscure de la vie, une créature démoniaque. Ainsi j'avais terrorisé des milliers de mortels. Ceux-ci, perdus devant des phénomènes si monstrueux, n'avaient pu se réfugier que dans la foi, la croyance et l'amour de leur

dieu.

Ainsi, dans mon ignorance, j'avais servi le désir de puissance de Zeus, sa grandeur, sa souveraineté. J'avais accru l'étendue de son règne, développé sa considération.

Je réalisai alors que dans un tel système, Zeus avait dû utiliser certains de ses sujets pour engendrer les pires catastrophes, des guerres par exemple. Combien d'hommes puissants avaient été ainsi manipulés par le dieu des dieux, combien d'Hitler, de Napoléon... Combien d'illustres inconnus avaient déversé autant de haine pour simplement servir l'extension du pouvoir de Zeus ?

Sans doute y avait-il des centaines de personnes comme moi. Des êtres tellement torturés que seule la détestation pouvait encore les tromper de leur désolation. Lorsqu'un mortel avait tout perdu, il lui restait encore sa vie à perdre. Mais l'un des miens pouvait tout détruire, sa vie était une punition, le symbole d'une injustice, une prison. L'absence de finalité de cette existence en perpétuelle stagnation, ne pouvait qu'engendrer la haine de toute forme de vie.

Je sentis sur moi le regard du jeune professeur qui constatait avec quel effroi je comprenais ses révélations. Absente, inerte, sans sourcier, je lui demandai d'une voix passive :

« Mais toi, comment t'es tu trouvé ici ?

- J'ai fait à Zeus l'état des mêmes réflexions que celles que je viens de te fournir. Il ne s'est pas fâché, il ne m'a fait aucune remarque. A vrai dire, il n'a pas parlé. Et puis, je me suis retrouvé ici, sur la terre, il y a cinq ans.

- Et toi ? Tu as engendré le mal pour te venger ? Poursuivis-je au milieu de mes pensées.

- Non, je savais que ça ne servirait pas à grand chose. Par contre si l'on suit mon hypothèse, j'ignore dans quel but Zeus m'a envoyé là, maintenant.

- Sans doute pour que l'on se rencontre. Tu dis toi-même que rien n'est le fruit du hasard.

- Oui, ça serait complètement fou.

- Ça l'est. »

Je me levai comme un fantôme, une ombre isolée de la lumière. Je

dis adieu à Artéhus, qui ne comprit pas pourquoi je partais si soudainement.

« Fais attention à toi, mon professeur bien-aimé, lui dis-je. Nous nous retrouverons bientôt, pour toujours. »

Je quittai son appartement en détournant mon visage de son champ de vision. Je ne voulais pas qu'il sache, qu'il s'aperçoive que malgré moi, des larmes quittaient mes yeux.

Une semaine plus tard, je ne fus pas surprise d'apprendre qu'Artéhus avait été victime d'un terrible accident la nuit de notre rencontre. Sa maison avait connu un inquiétant incendie et son corps avait été retrouvé crucifié et carbonisé sur un mur de son appartement.

J'ai vendu ma maison et supprimé toute trace de mon existence. Aujourd'hui, j'ai écrit ce récit qui n'a rien d'autobiographique, comme je l'ai déjà dit. J'ignore s'il comporte un intérêt scientifique ou religieux. Mais si l'un des miens le lit, je crois qu'il comprendra mon chemin et ne répétera pas l'erreur d'accepter les manipulations de Zeus. Je l'enverrai demain à un huissier parisien, qui le conservera clos jusqu'au jour béni de ma mort. Pour être certaine que ce témoignage ne soit pas découvert avant cette date, chaque mois, je lui enverrai une lettre vierge filigranée de la lettre M. Lorsque je disparaîtrai, ce manuscrit sera transmis à plusieurs bibliothèques et à un centre de recherches scientifiques.

La damnation de Zeus, dieu des dieux, mon père, va malheureusement continuer à me poursuivre. De guerre lasse, je pense une nouvelle fois à ses paroles : « *Seul l'amour te délivrera de ta damnation et, enfin, tu pourras aller en paix avec ton âme.* »

Lorsque vous aurez lu ces lignes, je serai heureuse, j'aurai enfin connu ce si mystérieux sentiment qu'est l'amour. Les souffrances infernales de ma vie auront cessé de me harceler et enfin, je me reposerai dans la quiétude merveilleuse de la nuit éternelle.



J I M M Y S A B A T E R

**EMAIL : arbor@jimmysabater.com
<http://www.jimmysabater.com>**

© 2004 Atelier Jimmy Sabater - Ce manuscrit est une épreuve d'auteur protégée par copyright et par les lois internationales relatives aux droits d'auteurs et la propriété intellectuelle. Aucune diffusion, cession, reproduction, lecture, copie totale ou partielle n'en est autorisée sans approbation de l'auteur. art.L. 122-5 (2è et 3è a) - art.L. 122-4 - art.335-2 Code de la propriété intellectuelle.